

crante e scristianizzante in anni in cui non mancavano figure carismatiche come Gaspare Del Bufalo, Vincenzo Pallotti, Anna Maria Taigi, Elisabetta Canori. È un *corpus* che val la pena scandagliare più appieno per articolarne i materiali con quelli più o meno noti e più o meno dissodati dai cultori di storia del papato o di storia politica, economica e sociale dello Stato pontificio nel periodo tra restaurazione e fine del potere temporale.

PIETRO STELLA

MARIA PAIANO, *Liturgia e società nel Novecento. Percorsi del movimento liturgico di fronte ai processi di secolarizzazione*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2000 (Biblioteca di storia sociale, 28), 314 p.

L'étude très fouillée de Maria Paiano sur le mouvement liturgique au XX^{ème} siècle comble indiscutablement un vide historiographique. Le développement de la recherche sur l'histoire du concile Vatican II avait fait apparaître l'importance d'un certain nombre de mouvements ecclésiaux précurseurs (mouvement liturgique, mouvement biblique, mouvement œcuménique, mouvement marial etc.) qui avaient tenté, aux marges de l'institution et avec des fortunes diverses, de faire évoluer le catholicisme dans la première moitié du siècle dernier. Sur la plupart de ces mouvements et leurs animateurs, il n'existait aucune synthèse utilisable à ce jour à l'exception des travaux pionniers de l'historien français Etienne Fouilloux. Les historiens du mouvement catholique au XX^{ème} siècle, tout spécialement en Italie, n'avaient porté qu'une attention distraite aux aspects proprement internes (ou religieux) de la vie de ces organisations. Le grand mérite, mais aussi peut-être sa limite comme nous le verrons, du livre de Maria Paiano est de replacer le mouvement liturgique dans le contexte des relations entre l'Eglise et la société en Europe «des débuts du XX^{ème} au concile Vatican II» en présentant celui-ci comme une réponse «aux processus de sécularisation en acte dans la société» (p. 6). La liturgie en tant que «prière sociale et extérieure» (selon l'expression de dom Lambert Beauduin) de l'Eglise aurait été au centre du dispositif mis en place par la culture catholique intransigeante dans sa lutte contre la modernité pour refaire une société intégralement chrétienne sur le modèle médiéval. Remontant aux origines du mouvement, l'auteur démontre avec force le caractère tout à fait central de cette préoccupation dans les écrits des pionniers bénédictins du renouveau liturgique au XIX^{ème} siècle. L'abbé de Solesmes, dom Prosper Guéranger, le grand restaurateur de l'ordre bénédictin et de la liturgie romaine en France, mais aussi d'autres figures moins connues comme dom Gérard Van Caloen, le prieur de l'abbaye belge de Maredsous, ou encore dom Francis Aidan Gasquet, le prieur du monastère Downside et futur abbé-président de la congrégation bénédictine anglaise, jouent dans ce contexte un rôle central.

Le pontificat de Pie X, avec son insistance sur la formation spirituelle du clergé et du laïc en vue de la restauration d'une société chrétienne, constitue une période particulièrement favorable à la réception de ces thèses bénédictines concernant «l'opposition frontale» entre la liturgie et l'esprit de la modernité dans la culture catholique, tout particulièrement en Belgique francophone (avec l'archevêque de Malines, Mgr Désiré Mercier) et en Suisse romande (avec le futur abbé de Saint-Maurice, Joseph Mariétan). En France, leur adoption ne va pas sans résistances comme le démontre le débat entre le bénédictin Maurice Festugière, auteur d'un ouvrage de synthèse sur le sujet en 1913, et le jésuite de la revue «Etudes» Joseph Navatel. Dans les années de l'entre-deux-guerres, on assiste à ce que l'auteur appelle

de manière suggestive la «politisation du culte» en réaction à la «sacralisation du politique» mise en œuvre par les nouveaux régimes totalitaires. Des abbayes comme celle de Saint-André-les Bruges en Belgique (avec dom Gaspard Lefebvre) ou de Maria Laach (avec dom Odo Casel) en Allemagne apparaissent comme les principaux foyers d'un mouvement qui trouve un puissant relais dans les organisations de jeunesse (Action catholique, scouts) dans ces mêmes pays. L'Italie, en dépit de l'existence d'instruments de diffusion et de propagande efficaces comme la «Rivista liturgica» (fondée en 1914) et le «Bollettino liturgico» (fondé en 1931), semble faire «exception» dans ce panorama de l'Europe catholique pour des raisons en grande partie liées, selon Maria Paiano, à la conjoncture politico-religieuse de cette période (accords du Latran). Le deuxième après-guerre, qui coïncide avec le pontificat de Pie XII, se caractérise par la pleine reconnaissance du mouvement dans l'Eglise. L'auteur souligne avec justesse l'apport de la réflexion ecclésiologique d'un Romano Guardini ou d'un Henri de Lubac, mais aussi l'ouverture de Pie XII lui-même avec l'encyclique *Mediator Dei* (1947) dont l'importance, à notre sens, n'est toutefois pas suffisamment marquée. Alors que le pape semble prendre «le distanze da quanti vedevano nel rinnovamento liturgico la chiave di soluzione del problema della diffusa indifferenza religiosa del presente» (p. 160), les liturgistes eux-mêmes, surtout en France (à l'instar du jésuite Paul Doncoeur), commencent à s'interroger sur l'efficacité de la liturgie comme moyen de combattre la déchristianisation des masses. La dissolution progressive du lien, établi de manière quasi programmatique par les bénédictins à la fin du XIX^{ème} siècle, entre renouveau liturgique et restauration chrétienne trouve son point d'orgue dans les débats conciliaires sur la liturgie dont l'auteur souligne, dans un dernier chapitre, qu'il furent marqués au coin d'une certaine ambiguïté. L'analyse des positions des deux principaux protagonistes italiens de ce débat que furent Giovanni Battista Montini (puis Paul VI) et Giacomo Lercaro avant, pendant et surtout après le concile confirme substantiellement ce diagnostic.

Au terme de la lecture de ce livre passionnant et novateur, on se permettra d'émettre une double petite réserve. La première est que l'auteur, à défaut de nous offrir une synthèse manquante et bienvenue sur l'histoire du mouvement liturgique, s'est borné pour ainsi dire à écrire un essai sur l'idéologie «anti-moderne» des milieux liturgistes (surtout francophones du reste) de la première moitié du XX^{ème} siècle. La seconde est que cette approche résolument idéologique ne permet pas de rendre compte de la richesse et de la diversité de ce mouvement qui a si puissamment contribué à l'*aggiornamento* conciliaire.

PHILIPPE CHENAUX

Scritti in onore di mons. G. B. Parodi, vescovo di Savona e Noli, 1899-1995, Savona, Marco Sabatelli editore, 2000, 330 p.

Giovanni Battista Parodi nacque il 13 marzo 1899 a Stella S. Giustina (Savona) da famiglia di contadini. Nell'ottobre del 1914 entrò in Seminario. Durante la prima guerra mondiale, tra il 1917 e il 1918, fu soldato del Genio. Il 31 marzo 1923 fu ordinato sacerdote a Savona. Nel luglio del 1925 conseguì la laurea in teologia *cum laude* a Roma all'Università Gregoriana. Da quello stesso anno fu professore nel seminario savonese. Nel 1937 divenne vicario generale. Nel luglio del 1948, alla morte del vescovo Pasquale Righetti, fu eletto vicario capitolare. Ricevuta l'ordinazione episcopale il 28 ottobre di tale anno, divenne, poi, vescovo delle diocesi unite di Savona e Noli, che governò fino al 1974, quando fu accettata dalla S. Sede la sua domanda di rinuncia. In seguito intensificò la vita di preghiera e di studio. Morì in Savona l'11 gennaio 1995.